

TA MORT EST UNE STROPHE

Elara Vance



Ta Mort est une Strophe

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Hémistiche de Sang	4
Chapitre 2 : Le Larcin de l'Âme	8
Chapitre 3 : La Mécanique du Vide	11
Chapitre 4 : L'Incision du Verbe	15
Chapitre 5 : Les Murs qui Scandent	19
Chapitre 6 : La Ronde des Disgraciés	23
Chapitre 7 : L'Ouïe du Sourd	27
Chapitre 8 : Le Souffle des Ombres	31
Chapitre 9 : L'Offrande du Ventricule	34
Chapitre 10 : L'Apothéose d'Acier	37
Chapitre 11 : La Strophe d'Éternité	40

Chapitre 1

L'Hémistiche de Sang

L'air épais de l'Arène d'Ébène, saturé de l'odeur métallique de l'obsidienne froide et du parfum musqué de vingt corps transis de peur, pesait sur mes épaules comme une chape de velours humide, tandis que mes doigts, dont la pulpe était encore imprégnée de l'amertume de l'encre noire, cherchaient désespérément un point d'ancrage dans les plis de ma robe de lin. Sous l'oculus immense qui laissait tomber une lumière blafarde, presque laiteuse, nous n'étions que des silhouettes de craie alignées devant le néant, des ombres fragiles dont le souffle court dessinait dans l'obscurité une symphonie de terreur contenue. Je sentais contre ma cuisse la brûlure froide du secret que je portais, ce poème dérobé à un mourant dont les derniers mots vibraient encore dans ma mémoire comme un goût de cendre et de miel sauvage, un héritage de sang qui me condamnait à l'excellence ou au silence éternel. Le silence, ici, n'était pas une absence de bruit, mais une présence physique, une pression contre les tympanes qui évoquait le poids des profondeurs marines, entrecoupé seulement par le cliquetis régulier, presque organique, des respirations mécaniques qui s'échappaient des loges invisibles où siégeaient nos bourreaux.

À ma gauche, un jeune homme dont le nom s'était déjà dissous dans l'oubli de cette fosse de pierre se tenait devant son pupitre, les mains si serrées sur le bois sombre que ses jointures semblaient percer sa peau translucide. Il exhalait une odeur de sueur aigre et de parchemin vieux, une effluve de panique qui me montait à la gorge, se mêlant à la saveur ferreuse de ma propre salive. Lorsqu'un signal inaudible, une simple vibration dans le sol de pierre, ordonna le début de l'ordalie, il s'avança dans la lumière crue, son ombre s'étirant devant lui comme une flaque d'encre menaçante. La Loi de l'Hémistiche flottait entre nous, invisible et tranchante, une exigence de perfection qui réclamait douze syllabes exactes, pas une de plus, pas une de moins,

sculptées dans le souffle avec la précision d'un scalpel d'argent. Je voyais la pomme d'Adam du malheureux monter et descendre, une petite bête piégée sous la peau, tandis qu'il ouvrait la bouche pour offrir son premier vers au vide insatiable de l'arène.

Sa voix s'éleva, fragile et voilée, cherchant son appui dans une métrique qu'il croyait avoir domptée, mais l'air autour de lui semblait s'épaissir, s'opposer à son élan, transformer chaque phonème en une épreuve de force. Il commença à scander, le rythme heurté, ses lèvres effleurant les mots comme on touche une plaie ouverte, et pendant un instant, la beauté de sa détresse suspendit le temps, nous plongeant dans une langueur atroce. Mais à la sixième syllabe, là où le repos de l'hémistiche aurait dû se poser comme une plume sur l'eau calme, sa langue fourcha, un hiatus interdit glissant entre ses dents comme une trahison liquide. Le silence qui suivit fut plus tranchant que n'importe quel cri, un vide absolu où l'on n'entendait plus que le martèlement de mon propre cœur, ce tambour de chair qui battait contre mes côtes une mesure désordonnée, m'étouffant de sa cadence irrégulière.

Dans l'ombre du pupitre, un mécanisme s'éveilla avec un murmure de soie que l'on déchire, un frottement de métal contre le velours qui fit frémir l'air de la salle. Je n'eus pas le temps de détourner les yeux, l'éclat de l'acier jaillissant de la boiserie sculptée comme un éclair d'argent pur, une lame d'une finesse telle qu'elle semblait n'être qu'une ligne de lumière pure découpant l'obscurité. Le poète n'eut pas le cri que j'attendais ; il n'y eut qu'un bruit sourd, un clapotis humide de chair sectionnée, et l'odeur soudaine, envahissante, du sang chaud qui s'écoulait sur ses vêtements de coton. Sa langue, ce morceau de muscle rose et inutile qui avait échoué à la césure, tomba sur le pupitre avec la mollesse d'un fruit trop mûr, tandis que l'homme s'effondrait, ses mains se portant à sa gorge dans un geste d'une tendresse désespérée. Le rouge, d'un éclat presque indécent sous la lumière de l'oculus, commença à imbiber le bois sombre, s'insinuant dans les rainures de l'obsidienne, transformant la scène en un tableau organique où la douleur se lisait en lettres de pourpre.

Je fermai les yeux, mais l'image de cette mutilation restait gravée sous mes paupières, se mêlant aux battements de mes tempes et au souvenir du dernier souffle de mon amant que j'avais recueilli sur mes propres lèvres. Je pouvais presque goûter son agonie, un mélange de sel et d'épuisement, et je sentais le poids du poème volé peser dans ma gorge, chaque syllabe étant une épine prête à me déchirer de l'intérieur si je ne parvenais pas à la libérer avec la justesse d'un archet sur une corde tendue. Autour de moi, les autres poètes étaient pétrifiés, leurs respirations n'étant plus que des sifflements ténus, des murmures de fantômes déjà condamnés, et je percevais la texture de leur peur, une émanation froide qui se collait à ma peau comme une sueur de fièvre. L'arène semblait respirer avec nous, ses murs d'ébène vibrant d'une faim sourde, attendant la prochaine offrande, le prochain mot qui viendrait s'écraser contre la rigueur de la règle.

Le corps mutilé fut traîné hors de la lumière par des mains invisibles, laissant derrière lui une trace luisante sur le sol, un chemin de rubis sombres qui fumait légèrement dans l'air glacial de la crypte. Je savais que mon tour approchait, que je devrais bientôt offrir ma chair au rythme, transformer ma rage et ma culpabilité en une suite de douze sons parfaits, une architecture de souffle capable de résister à la lame. Mes doigts se crispèrent sur le lin de ma robe, cherchant la chaleur de ma propre vie sous le tissu fin, tandis que je me répétais mentalement les vers que j'avais pillés dans le lit de la mort. Chaque mot était une caresse volée, une trahison que je m'apprêtais à sanctifier par la perfection technique, espérant que la beauté de la forme suffirait à masquer la laideur du crime. La douleur du poète déchu flottait encore dans la pièce, une note de tête persistante et cuivrée, nous rappelant que dans ce théâtre de l'effroi, le moindre soupir était une promesse de sang.

Je fixai l'oculus, ce cercle de ciel lointain qui nous observait avec l'indifférence d'un œil de dieu mort, et je sentis une chaleur étrange monter de mon ventre, une révolte organique mêlée d'une lucidité féroce. Je ne mourrais pas pour une rime pauvre, je ne laisserais pas le métal cueillir mon verbe ; s'il me fallait saigner, ce serait pour une vérité si tranchante qu'elle ferait vaciller les jurés dans leurs loges mécaniques.

L'odeur du sang s'estompait, remplacée par celle, plus subtile, de la résine que l'on brûlait quelque part dans les hauteurs, un parfum d'encens funéraire qui m'enveloppait comme un suaire. Mon cœur, enfin, trouva son rythme, un alexandrin de pulsations sourdes qui résonnait dans mes oreilles, me dictant le tempo de ma survie, tandis que le prochain candidat s'avançait, son ombre se découpant contre l'obsidienne, prêt à offrir son propre corps à la métrique insatiable. Je savais alors que nous n'étions plus des hommes, mais des instruments de musique charnelle, des lyres de peau et d'os dont chaque vibration pouvait être la dernière, chaque poème une strophe de notre propre épitaphe.

Chapitre 2

Le Larcin de l'Âme

L'encre n'est pas seulement une couleur, c'est une épaisseur qui pèse sur mes phalanges, une substance visqueuse qui s'est glissée sous mes ongles comme une terre de sépulture, dégageant ce parfum âcre de fer et de noix de galle qui me rappelle sans cesse la trahison de mes propres mains. Dans la Cellule des Soupirs, où l'obscurité a la consistance d'un velours humide et pesant, je frotte mes doigts l'un contre l'autre, cherchant à effacer la sensation de cette croûte sombre, mais la peau reste tachée, imprégnée d'un souvenir qui refuse de se dissoudre dans l'ombre. L'air ici est saturé d'une humidité froide qui s'insinue sous ma robe de lin, léchant ma colonne vertébrale de ses langues invisibles et glacées, tandis que le silence n'est rompu que par le battement sourd, irrégulier, de mon propre sang qui cogne contre mes tempes comme un condamné contre sa porte. Mes narines captent l'odeur de la pierre vieille, une senteur de salpêtre et de poussière d'étoiles éteintes, mêlée à la trace métallique de la peur qui émane de mes pores, créant une atmosphère si dense que j'ai l'impression de boire l'espace plutôt que de le respirer. Je porte mes mains à mon visage, et l'odeur de l'encre devient soudainement celle de la chambre de Julian, ce parfum de lavande fanée et de sueur fiévreuse qui flottait autour de son lit d'agonie, là où l'air était devenu si rare qu'on aurait pu le compter, syllabe après syllabe, dans le creux d'une main tremblante.

Je revois ses lèvres, ces deux lambeaux de chair pâle et gercée qui luttèrent pour former un dernier rythme, un ultime enchaînement de sons qui auraient dû s'envoler vers le plafond de bois sombre pour s'y nicher à jamais, mais que j'ai interceptés au vol, les volant à l'éternité pour les enfermer dans ma propre gorge. La texture de sa peau sous mes doigts était celle d'un parchemin trop fin, presque translucide, laissant deviner le réseau bleuâtre de ses veines comme autant de versets inachevés, et quand

il a murmuré ces mots, ces alexandrins d'une perfection si pure qu'ils semblaient avoir été taillés dans le cristal de l'âme, j'ai senti un frisson de convoitise me parcourir, une chaleur honteuse qui s'est logée au plus profond de mes entrailles. Le papier sur lequel j'ai transcrit son souffle était rugueux, accrochant la plume avec une résistance qui ressemblait à une protestation, et chaque goutte d'encre que je versais alors était une goutte de sa vie que je transvasais dans mon propre encrier, transformant son agonie en ma monnaie d'échange pour la survie. Le goût de cette trahison est resté sur ma langue, un mélange de sel et de cuivre, une amertume de fiel qui remonte maintenant dans ma gorge alors que je m'appuie contre la paroi d'obsidienne, sentant la pierre suer une eau froide contre mon épaule.

Mon ventricule se serre, une main de fer invisible qui comprime le muscle, me rappelant que chaque pulsation est un vol, que chaque respiration est un plagiat, et que le rythme qui m'habite n'est pas le mien, mais le métronome d'un mort que j'ai dépouillé de son ultime trésor. Les vers de Julian vibrent sous ma peau, ils sont des échardes de lumière dans l'obscurité de mon esprit, des cadences si fluides qu'elles semblent épouser le mouvement de mon propre diaphragme, m'obligeant à une droiture qui me brûle. Pour survivre au prochain tour, pour ne pas finir comme ces corps que l'on traîne hors de l'arène, laissant derrière eux une traînée d'écarlate sur le sol poli, je vais devoir ouvrir la bouche et laisser couler cette beauté volée, la laisser s'étirer dans l'air saturé de l'Arène d'Ébène comme une soie précieuse que l'on déchire. Je sens la forme des mots se mouler contre mon palais, la rondeur des voyelles, le claquement sec des consonnes qui demandent à être libérées, et cette sensation est à la fois une extase et un supplice, un viol de ma propre identité par la perfection d'un autre.

La cellule semble rétrécir, les murs se rapprochant au rythme de mes doutes, et je perçois, loin derrière les cloisons, le murmure mécanique des jurés, ce son de rouages huilés et de soufflets de cuir qui attendent leur pâture de mots et de chair. Ma robe de lin me paraît soudain trop lourde, chaque fibre frottant contre ma peau avec une insistance qui devient insupportable, et je me griffe les avant-bras pour ancrer ma

conscience dans la douleur présente, pour fuir le spectre de Julian qui semble flotter dans l'air froid. L'odeur de la résine brûlée s'infiltré par les fentes de la porte, un parfum de sanctuaire et d'abattoir qui me rappelle que l'excellence ici se paie en sang, et que ma ruse n'est qu'un sursis de soie sur un échafaud de fer. Je murmure un vers, un seul, pour tester la solidité de mon mensonge, et le son de ma voix dans la petite pièce est d'une clarté effrayante, une vibration qui fait frissonner la poussière sur le sol et qui résonne dans mes os comme un reproche. Le goût de l'amande amère envahit ma bouche, signe physique de ma lâcheté, tandis que j'imagine la scène à venir : moi, debout sous la lumière crue, offrant le cœur de l'homme que j'aimais à des oreilles de métal, découpant son génie en tranches de douze syllabes pour que des lames ne découpent pas mon propre corps.

Je ferme les yeux et je sens la texture de la feuille de papier que j'ai cachée contre mon sein, le froissement léger du parchemin contre ma peau moite, un secret qui brûle comme un charbon ardent et qui pourtant est la seule chose qui me garde debout dans ce tombeau. Mes doigts reviennent à mes lèvres, ils goûtent l'encre et la sueur, et je réalise avec une lucidité féroce que je suis déjà devenue l'instrument de cette Arène, une lyre dont les cordes sont faites de nerfs et de regrets, prête à jouer la symphonie du larcin. La culpabilité est une huile sombre qui se répand dans mes veines, elle ralentit mon pouls, lui donnant cette cadence solennelle, ce tempo de marche funèbre qui est le seul langage que les jurés acceptent de comprendre. Je ne suis plus Lyra, la poétesse aux mains tachées, je suis l'urne de Julian, un réceptacle indigne pour une beauté sacrée, et je sens que pour que ces vers sauvent ma vie, je devrai les dire avec une ferveur telle qu'ils deviendront une partie de ma propre chair, une greffe monstrueuse de son talent sur ma médiocrité terrifiée. Le froid de l'obsidienne finit par m'engourdir, une anesthésie bienvenue qui calme les soubresauts de mon cœur, me laissant seule avec le rythme obsédant de ce poème volé qui bat, bat, bat, comme un second cœur, plus fort et plus pur que le mien, dans la solitude de ma poitrine oppressée.

Chapitre 3

La Mécanique du Vide

L'obscurité dans l'Arène d'Ébène n'est jamais tout à fait noire, elle possède la consistance d'une huile épaisse et violine qui s'insinue dans les pores de la peau, apportant avec elle ce goût de fer et de poussière d'étoiles broyées. Ce soir, l'air est si chargé d'électricité statique que les poils de mes bras se dressent contre le lin rugueux de ma robe, tandis que le Jury, invisible derrière les voiles de l'ombre, laisse échapper ce sifflement pneumatique, régulier comme le ressac d'une mer de mercure. C'est alors qu'il s'avance, Kaelen, une silhouette découpée dans la nuit même, dont la redingote de velours noir absorbe la moindre lueur égarée, dégageant un parfum de santal froid et de vieux parchemins conservés dans des caves oubliées. Lorsqu'il s'arrête au centre du cercle d'obsidienne, le silence devient une matière tangible, une compresse glacée sur nos tempes battantes, et je sens, au creux de mon estomac, le poids du poème de Julian qui s'agite, une créature de sang et de larmes face à ce monument de marbre noir qui s'apprête à parler.

Kaelen ne respire pas comme nous, son souffle ne forme aucune buée dans l'air raréfié de la salle, il semble aspirer le vide pour le transformer en une architecture de sons millimétrés. Ses mains, de longues tiges d'ivoire pâle, reposent le long de son corps avec une immobilité qui confine au sacrilège, car ici, dans cette fosse où la mort guette chaque battement de cil, l'immobilité est le luxe des cadavres ou des dieux. Je fixe ses lèvres, fines et sèches, cherchant le moindre tressaillement, la plus petite fêlure qui trahirait une humanité semblable à la mienne, cette chaleur fiévreuse qui me brûle la gorge et me donne envie de vomir les vers volés à Julian. Mais ses lèvres restent de pierre, des jointures de précision dans un mécanisme d'horlogerie dont le tic-tac résonne dans mes propres tempes, une cadence sourde qui semble vouloir ordonner le désordre de mes battements de cœur.

Lorsqu'il commence à déclamer, sa voix n'est pas un chant, c'est une lame de scalpel qui incise le silence avec une netteté chirurgicale, chaque syllabe tombant sur le sol de pierre comme une bille d'acier parfaitement ronde. Les alexandrins s'écoulent, d'une fluidité qui donne le vertige, sans un accrochage, sans un souffle de trop, respectant la césure avec une dévotion qui me glace le sang. Je sens l'odeur de l'ozone s'intensifier, cette pointe métallique qui annonce l'orage ou le fonctionnement des grandes machines invisibles dissimulées derrière les boiseries de l'arène. Kaelen ne parle pas de douleur, il ne parle pas de la terre ou du sel des larmes, il décrit la géométrie des astres, la trajectoire des comètes dans le néant, des concepts si purs et si dépouillés de chair qu'ils semblent vouloir évaporer l'humidité même de nos corps.

Ma propre peau me semble soudain trop moite, trop lourde de cette huile de culpabilité qui me poisse les doigts, et je me sens comme une bête traquée, couverte de boue, observant un ange de métal froid. Je regarde ses yeux, deux fentes de cendre qui ne cillent jamais, et je réalise avec une horreur lente que Kaelen n'est pas en train de lutter pour sa survie, il est en train de célébrer son propre vide. Il n'y a aucune peur en lui, aucune de ces contractions viscérales qui nous tordent les entrailles lorsque les lames du Jury frôlent nos cous au moindre hiatus interdit. Ses vers sont des équations, des ponts jetés sur l'abîme, construits avec une pierre si lisse qu'aucune émotion ne peut s'y accrocher, et pourtant, le Jury semble fasciné par cette absence totale d'âme. On entend leur respiration mécanique s'accélérer, un bourdonnement de ruche métallique qui monte dans les voûtes, comme s'ils reconnaissaient en lui un miroir de leur propre essence désincarnée.

Je porte mes mains à ma poitrine, sentant le lin froter contre mes seins, cherchant la chaleur de ma propre vie pour contrer ce froid minéral qui émane de lui. Je peux presque goûter l'encre amère sur ma langue, celle que j'ai bue pour effacer les traces du poème de Julian sur le papier, une amertume de réglisse et de fiel qui me rappelle mon crime. Kaelen, lui, doit avoir le goût du quartz ou de la neige ancienne, quelque

chose qui ne fond jamais, qui ne nourrit rien. Ses phrases sont longues, englobantes, elles s'enroulent autour de nous comme des rubans de soie noire, nous étouffant sans jamais nous toucher, créant une chambre de résonance où seule sa perfection a le droit de vibrer. Il n'y a pas de sueur sur son front, pas de rougeur sur ses joues, seulement cette pâleur d'albâtre qui semble briller d'une lumière intérieure, froide et fixe comme celle des fonds marins.

Je baisse les yeux sur mes propres mains, tachées d'une encre qui refuse de partir, cette marque indélébile de mon larcin, et je les trouve soudainement belles dans leur laideur, organiques, vivantes. Elles tremblent, elles sont moites, elles portent les stigmates de ma lutte, tandis que les siennes sont des outils de précision, incapables de caresse ou de griffure. Kaelen termine son dernier vers, une chute d'une rigueur absolue qui laisse le silence plus dense qu'il ne l'était avant son intervention, une absence de son qui pèse sur mes épaules comme un manteau de plomb. Il ne salue pas, il ne cherche pas l'approbation, il se contente de redevenir une statue, une colonne de velours noir au milieu de l'obsidienne, et je sens une larme solitaire tracer un sillage brûlant sur ma joue.

C'est à cet instant précis, dans le creux de ce silence pétrifié, que je comprends la nature de mon ennemi ; il n'est pas un concurrent, il est l'antithèse de tout ce que je suis. Là où je suis un cri étouffé, il est un calcul parfait. Là où je suis une blessure ouverte qui saigne des mots pour ne pas mourir, il est une cicatrice scellée, un vide magnifique et terrifiant qui n'a plus besoin de battre pour exister. Le Jury ne dit rien, mais l'air vibre encore de leur satisfaction invisible, une onde de choc qui fait frissonner les tentures et apporte avec elle l'odeur du sang frais, celui de ceux qui n'ont pas su être des machines. Je me sens petite, fragile dans ma robe de lin, mais une colère sourde commence à infuser mon sang, une chaleur de braise qui lutte contre l'anesthésie de Kaelen. Si la perfection est ce vide sidéral, alors je préfère ma propre souillure, ma propre douleur qui palpite et qui sent la terre, car au moins, dans mon agonie, je sens encore le goût du sel et le poids de mon propre cœur.

Le rythme de sa performance continue de résonner en moi, non pas comme une mélodie, mais comme le battement d'un pendule inexorable qui compte les secondes qui me restent avant de devoir, à mon tour, livrer ma chair aux alexandrins. Je regarde Kaelen s'éloigner, sa démarche est fluide, sans le moindre balancement des hanches, comme s'il glissait sur un rail invisible, laissant derrière lui une traînée de froid qui me fait frissonner. Il ne m'a pas regardée, il ne nous a pas vus, nous les autres poètes qui agonisons dans l'ombre ; pour lui, nous ne sommes que des variables inutiles dans une équation qu'il a déjà résolue. Je ferme les yeux et je respire profondément, inhalant l'odeur de la poussière et du sang séché qui imprègne les dalles, cherchant dans cette puanteur humaine la force de porter le poème de Julian, ce poème qui sent le souffle chaud, la sueur et le désir, jusqu'au centre de cette Arène de glace. Ma gorge se serre, je sens le goût métallique de la peur se mêler à la douceur de mes souvenirs, et je sais que pour briser la mécanique de Kaelen, je devrai faire saigner chaque syllabe, je devrai transformer la précision du vers en une arme de chair, car dans ce théâtre de l'effroi, le seul moyen de rester vivant est d'être assez humain pour souffrir de chaque rime. L'obsidienne sous mes pieds semble soudain moins froide, comme si la chaleur de ma révolte commençait à ramollir la pierre, et je me prépare à offrir au Jury non pas la perfection du vide, mais le tumulte organique d'une âme qui refuse de devenir une strophe sans pouls.

Chapitre 4

L'Incision du Verbe

L'air dans l'Arène d'Ébène possède cette épaisseur singulière des lieux où le souffle s'achète au prix du sang, une vapeur de poussière millénaire mêlée à l'odeur âcre du cuivre frais qui stagne contre les parois d'obsidienne, et tandis que mes pieds nus s'enfoncent dans le sable noir, je sens chaque grain de roche broyée s'insinuer entre mes orteils comme une caresse abrasive, un rappel constant de la fragilité de ma propre chair face à l'immensité minérale de ce théâtre. Au centre du cercle, la lumière tombe des hauteurs invisibles, crue et blafarde, sculptant les reliefs de ma robe de lin qui colle à mes hanches, humide de cette sueur froide que sécrète l'instinct de survie, et je perçois, bien au-delà du silence pesant des gradins, le cliquetis feutré des mécanismes dissimulés, ces rouages de précision qui attendent la moindre de mes failles pour libérer leur morsure d'acier. Le thème tombe enfin, murmuré par une voix sans timbre qui semble émaner de la pierre elle-même, un mot unique qui résonne dans ma poitrine comme le coup sourd d'un gong oublié : « Anatomie », et soudain, l'image du corps de Julian, de ses muscles longs et de la courbe de son échine sous mes doigts, m'envahit avec une telle violence que j'en ai le vertige, l'odeur de sa peau, un mélange de tabac blond et de pluie d'été, venant heurter mes narines avec une cruauté presque insoutenable dans cet enfer de vide.

Je ferme les paupières pour ne plus voir que l'obscurité rouge de mes propres pupilles, je cherche le rythme, ce battement de cœur qui doit devenir le métronome de mon agonie, et je sens le premier vers monter dans ma gorge, une perle de salive amère que je dois transformer en soie pour ne pas trébucher sur le seuil de ma propre vie. Ma bouche s'ouvre, mes lèvres encore gercées par la peur goûtent le sel de mes pleurs rentrés, et je commence à scander, laissant les alexandrins couler comme une sève épaisse et chaude, chaque syllabe pesée avec la minutie d'un orfèvre qui manipulerait

du verre brisé, car je sais que le Jury, tapi dans l'ombre de ses loges mécaniques, n'attend que l'infime décalage, le souffle trop court qui briserait la symétrie parfaite de ma strophe. « Je trace sur ta peau le chemin de mes veines, / Je cherche dans ton flanc la source de mes peines », les mots s'échappent, je sens leur poids physique, leur texture de velours et d'épine, et je visualise la structure de mon propre corps, ce temple de muscles et de tendons que je suis en train d'offrir en pâture à la rigueur de la métrique, chaque rime étant un clou de plus enfoncé dans le bois de ma volonté.

Mais alors que je m'apprête à lier le troisième vers au quatrième, une image de Julian s'impose à moi avec une acuité dévastatrice, le souvenir de son souffle court contre mon cou alors qu'il me récitait ces mêmes vers dans l'intimité d'une chambre baignée de pénombre, et mon esprit, l'espace d'un battement de cil, vacille sous le poids du sacrilège, car je prononce le mot « passion » avec la précipitation d'une amante éperdue, oubliant dans mon trouble que dans cette arène maudite, la synérèse est une sentence de mort. Le mot s'écrase dans l'air, trop court d'une syllabe, un hiatus invisible mais fatal qui déchire le silence comme une griffure sur de la soie, et avant même que je puisse reprendre mon souffle, un sifflement aigu fend l'espace, une lame de rasoir invisible jaillie d'une colonne d'ombre vient cueillir l'extrémité de mon index gauche, là où je tenais inconsciemment le rythme contre ma cuisse. La douleur n'arrive pas tout de suite, c'est d'abord une sensation de froid intense, une brûlure de glace qui me fige sur place, puis je vois le rubis sombre de mon sang jaillir, une fontaine minuscule et rythmée qui vient tacher la blancheur immaculée de ma robe, dessinant une carte de pourpre sur le lin avant de s'écraser sur le sable noir.

Le temps semble se dilater, je sens l'odeur métallique de mon propre sang monter à mon cerveau, une effluve chaude et organique qui se mêle à la poussière de l'arène, et au lieu de céder à la panique qui hurle dans mes tempes, je plonge mes yeux dans cette plaie béante, observant la pulpe de mon doigt s'ouvrir comme une fleur de chair. Le Jury émet un cliquetis métallique, une série de bruits secs et cadencés qui ressemblent à une approbation monstrueuse, et je comprends, dans une épiphanie de douleur pure, que la perfection qu'ils exigent n'est pas celle de l'automate, mais celle

du sacrifice qui s'assume, celle de l'être qui sait incorporer sa propre déchéance dans la trame de son art. Je ne m'arrête pas, je ne crie pas, je laisse le rythme reprendre ses droits, mais cette fois, j'intègre le bruit de mes gouttes de sang tombant sur le sol, un son mat et régulier, « ploc, ploc, ploc », qui devient la ponctuation vivante de mon poème, une mesure que nulle lame ne pourra plus jamais briser.

« Regarde ce sang noir qui scelle notre accord, / Il coule de ma main pour conjurer le sort », ma voix a changé, elle est devenue plus rauque, plus profonde, elle porte en elle le goût du fer et la chaleur de l'hémorragie, et je sens mes muscles se détendre malgré la souffrance, mon corps tout entier devenant un instrument de musique dont les cordes seraient mes nerfs à vif. Je décris l'anatomie non plus comme une carte de médecin, mais comme un paysage de désirs et de blessures, je parle de la courbure des côtes qui emprisonne le cœur comme une cage d'ivoire, de la tension des tendons qui vibrent sous l'effort, et je sens le regard des jurés peser sur moi avec une intensité nouvelle, une curiosité presque sensuelle pour cette vie qui s'étirole en beautés mesurées. Chaque vers est désormais une incision, chaque rime une suture, et je vois ma propre main, tremblante et rougie, tracer des arabesques dans l'air, laissant derrière elle des traînées de perles écarlates qui brillent sous la lumière crue comme des rubis en fusion.

La sueur coule dans mon dos, une caresse humide qui me fait frissonner, et je perçois les battements de mon cœur non plus comme une menace, mais comme une alliée, un tambour organique qui bat la chamade dans la boîte crânienne de mon angoisse, m'indiquant avec une précision surnaturelle où placer chaque césure, chaque silence, chaque respiration. Je ne suis plus Lyra la voleuse de vers, je suis la strophe elle-même, une créature de mots et de chair qui se consume pour satisfaire l'appétit de ces spectateurs de l'invisible, et tandis que je sens mes forces décliner lentement, une douceur étrange m'envahit, la certitude que cette douleur est le prix nécessaire pour transformer le plagiat de Julian en une œuvre qui m'appartient enfin par le sang. Le sable noir boit ma vie sans un bruit, il s'humidifie, devient une boue sombre et riche sous mes pieds, et l'odeur qui s'en dégage est celle de la terre après l'orage, un parfum

de renaissance et de putréfaction qui m'enivre, me poussant à aller toujours plus loin dans l'exploration de ma propre anatomie, à dénudé chaque fibre de mon être devant ce tribunal de métal.

Le cliquetis du Jury se fait plus rapide, presque frénétique, une ovation de rouages et de ressorts qui salue ma capacité à faire de ma maladresse une transcendance, et je sais que j'ai gagné ce tour, non pas par la froideur de la technique, mais par la chaleur de ma propre vulnérabilité étalée sur le sol de l'Arène. Ma gorge est sèche, mes lèvres brûlent, mais je continue, le dernier vers de la strophe approchant comme une délivrance, une caresse finale sur la plaie ouverte de mon âme, et je laisse ma voix s'éteindre dans un murmure qui résonne pourtant avec la force d'un cri : « Et dans chaque blessure, un poème s'endort. » Le silence retombe, plus lourd qu'avant, chargé de l'électricité de mon agonie créatrice, et je reste là, debout dans la lumière, mon doigt encore ruisselant, sentant le froid de l'obsidienne remonter dans mes jambes tandis que je contemple, avec une fascination mêlée d'horreur, la beauté organique de ma propre douleur gravée dans le sable.

Chapitre 5

Les Murs qui Scandent

Le froid de la pierre s'insinue sous ma plante des pieds, une morsure sourde qui remonte le long de mes chevilles comme pour me rappeler que, malgré l'adrénaline qui pulse encore derrière mes tempes, je ne suis qu'une captive dans ce ventre d'obsidienne. L'air de ma cellule est épais, chargé d'une odeur de poussière séculaire et de l'arôme métallique de mon propre sang qui commence à sécher sur l'ourlet de ma robe de lin, ce blanc désormais souillé qui me colle à la peau comme une seconde enveloppe de culpabilité. Je m'écroule contre le mur, sentant la surface lisse et étrangement tiède de l'émail contre mon dos, et j'écoute le tumulte de mon cœur, ce tambour affolé qui cherche encore le rythme des douze syllabes, cette cadence qui m'a sauvée mais qui me dévore de l'intérieur. Mes doigts, tachés d'une encre qui refuse de s'effacer, effleurent la paroi avec une hésitation fébrile, et c'est là, dans la pénombre striée par l'unique lueur d'une fente de lumière haute, que je sens une irrégularité sous la pulpe de mon index, une griffure qui n'est pas celle de la roche brute mais l'entaille délibérée d'un ongle ou d'un stylet.

Je me détourne, mes yeux brûlants de fatigue cherchant à percer le voile de l'ombre, et je rampe vers le coin le plus sombre de la pièce, là où l'émail semble avoir été labouré par une détresse ancienne, une calligraphie de désespoir qui se révèle peu à peu à mes pupilles dilatées. L'odeur devient plus forte ici, un parfum de vieux parchemin oublié dans une cave humide mêlé à la senteur âcre de la sueur froide, et je commence à déchiffrer les vers gravés, non pas avec mes yeux, mais avec mes mains, lisant la douleur des autres poètes comme on parcourt les cicatrices d'un amant. Chaque lettre est une crevasse, chaque virgule une larme pétrifiée dans la paroi, et je sens le goût de la cendre envahir ma bouche alors que les mots s'assemblent dans mon esprit, formant une mélodie funèbre qui semble vibrer dans la pierre même. « La

rime est un lacet qui serre la gorge », lit mon pouce sur une ligne particulièrement profonde, et je frissonne en imaginant celui qui, avant moi, a sacrifié sa raison pour que ces mots subsistent, pour que le silence de cette cellule ne soit pas tout à fait vide.

Plus bas, là où la surface de l'émail est la plus polie, comme si des mains l'avaient caressée pendant des siècles, une strophe entière se déploie, une mise en garde qui me frappe en plein plexus, me coupant le souffle plus sûrement qu'une lame de l'arène. *« Ne cherche point la fleur, ni l'éclat du métal, le Jury ne veut point de ton vers sans défaut, il réclame l'aveu, le cri viscéral, et boit dans chaque strophe un peu de ton sang chaud. »* Les mots résonnent en moi avec une clarté terrifiante, et je comprends soudain que ma maîtrise des alexandrins n'était qu'un paravent, une politesse vaine envers des monstres qui ne se nourrissent pas de beauté, mais de déchirement. La métrique, cette cage de douze syllabes que je croyais être mon salut, n'est en réalité qu'un scalpel, un outil de dissection destiné à écarter les chairs de mon intimité pour en extraire ce qui est le plus honteux, le plus brut, le plus vrai. Mon cœur ralentit, une lourdeur de plomb s'installant dans mes membres alors que je réalise que le poème de mon amant, ce souffle dérobé que je porte comme un talisman maudit, ne suffira pas à me protéger longtemps.

Ils ne veulent pas de l'élégance du vol, ils veulent le bruit de l'os qui se brise à l'impact, le craquement sec de l'âme qui se fissure sous la pression de la règle. Je passe ma main sur une autre inscription, plus fine, presque une caresse de l'acier sur la porcelaine, qui murmure que l'oblation est la seule issue, que le poète doit devenir l'autel et le sacrifié tout à la fois. L'odeur de l'encre sur mes doigts se transforme, elle devient plus organique, plus proche de l'humus et de la vie qui pourrit pour nourrir la terre, et je porte mes phalanges à mes lèvres, goûtant le sel de ma peau et l'amertume du fer. Je revois le Jury, ces ombres derrière le cliquetis mécanique, ces oreilles de cuivre qui n'écoutent pas la musique des mots mais le tremblement de la voix, la faille où l'être se dénude malgré lui. Chaque vers parfait est une couche de peau que l'on m'arrache, chaque rime riche une goutte de ma substance que je leur offre dans une coupe d'obsidienne, et je sens une nausée de lucidité me soulever le cœur.

Mes doigts s'attardent sur le mot « oblation », gravé si profondément que l'émail s'est brisé autour des lettres, créant une texture de dentelle tranchante qui accroche ma peau, et une petite perle de sang, rouge et chaude, vient s'écraser au centre du O, l'emplissant comme une offrande immédiate. La sensation est d'une douceur effrayante, une chaleur qui se diffuse dans la pierre froide, et j'ai l'impression, l'espace d'une seconde, que le mur entier respire, qu'il se gorge de ma vitalité pour me livrer ses secrets. Je ferme les yeux, laissant ma tête reposer contre la paroi, et j'écoute le silence de la prison qui n'est plus un vide, mais une forêt de murmures, de plaintes et de révélations hurlées sans un bruit par ceux qui m'ont précédée. Je ne suis plus seule dans cette cellule de deux mètres sur trois, je suis entourée par les fantômes de ceux qui ont compris trop tard que la perfection technique est une forme de mutisme, et que seul le cri peut traverser l'épaisseur du métal.

Le souvenir de mon amant, de son dernier souffle que j'ai recueilli comme une voleuse d'âmes, me revient avec une violence nouvelle, un goût de menthe sauvage et d'agonie douce qui me remplit la gorge. Son poème était beau, d'une beauté de cristal et de soie, mais il était trop pur pour cet endroit, trop éloigné de la fange et de la vérité crue que ces murs exigent. Je sens une larme glisser sur ma joue, traçant un sillon de chaleur sur ma peau refroidie, et je sais maintenant que je vais devoir trahir ce souvenir, le dépecer, le tordre jusqu'à ce qu'il saigne ma propre vérité, ma propre honte. Le Jury attend que je me mette à nu, que je transforme ma culpabilité en une symphonie de viscères et de lumière, et chaque battement de mon pouls semble scander cette nécessité, ce rythme implacable qui ne tolère aucune tricherie.

La lumière dans la cellule change, devenant plus ambrée, plus lourde, comme si le temps lui-même se liquéfiait sous l'effet de ma compréhension, et je sens l'odeur de la cire chaude et du cuir tanné envahir l'espace, bien qu'il n'y ait ni bougie ni livre ici. C'est l'odeur du savoir qui s'incarne, de la connaissance qui se paie au prix de la chair, et je me sens étrangement calme, une paix de condamnée qui a enfin trouvé la règle du jeu. Je ne lutterai plus contre la cage, je deviendrai la cage, je laisserai mes vers

s'enrouler autour de mes côtes comme des lianes d'épines jusqu'à ce que le sang coule, car c'est là, et seulement là, que se trouve la puissance capable d'éteindre le cliquetis des machines. Mes mains continuent leur exploration aveugle, dénichant des fragments de vers, des morceaux de rimes qui sont autant de débris de vies brisées, et je les accueille en moi, les intégrant à ma propre structure, à mon propre rythme.

Je m'allonge sur le sol de pierre, sentant chaque irrégularité de l'émail contre mon corps, et je commence à murmurer, non pas les vers de mon amant, mais des mots sans forme, des sons qui naissent du plus profond de mon ventre, là où la peur et la rage se mêlent en un limon fertile. La métrique n'est plus une contrainte extérieure, elle devient le battement de mes propres artères, une pulsation organique qui réclame son dû, et je sens que mes pores s'ouvrent, que ma peau devient poreuse, prête à absorber toute la douleur de ce lieu pour la restituer en musique. Le Jury peut bien m'observer, il peut bien affûter ses lames dans l'ombre, je ne leur donnerai pas la perfection lisse d'une statue, je leur donnerai le chaos vibrant d'une blessure qui chante. L'obscurité de la cellule n'est plus un ennemi, c'est un velours protecteur qui m'enveloppe, une matrice où je me prépare pour la prochaine joute, armée non pas de mots, mais de ma propre finitude.

Je sens le goût du fer s'accentuer sur ma langue, un rappel constant de l'oblation nécessaire, et je m'endors presque, bercée par le chant silencieux des murs qui scandent ma propre déchéance, une strophe après l'autre, dans un souffle qui sent la terre humide et l'encre fraîche. Demain, je retournerai dans l'Arène, non plus comme une poétesse qui cherche la grâce, mais comme une victime qui a trouvé dans sa propre agonie la clé de sa liberté, et je sais que chaque vers que je prononcerai sera une entaille dans le silence du monde, un cri de sang qui résonnera bien après que mes os auront rejoint la poussière de l'émail.

Chapitre 6

La Ronde des Disgraciés

L'air de l'Arène d'Ébène possède cette épaisseur poisseuse des lieux où l'on a trop prié et trop saigné, un mélange de poussière de marbre froid et de l'odeur métallique, presque sucrée, de la peur qui transpire à travers les pores dilatés de vingt condamnés. Mes pieds nus cherchent une accroche sur le sol d'obsidienne, une surface si lisse qu'elle semble liquide, renvoyant l'image déformée de ma robe de lin dont l'ourlet traîne dans une humidité résiduelle, un reste de nettoyage hâtif qui sent le vinaigre et la cendre. Nous formons un cercle, une guirlande de chairs tremblantes sous la lueur blafarde des lampions suspendus au plafond invisible, là-haut, où les Jurés se cachent derrière le rideau de leurs respirations mécaniques, un souffle de soufflet de forge qui rythme le silence de nos poitrines oppressées.

Le premier vers s'élanche, porté par la voix flûtée d'une jeune femme à ma gauche dont le parfum de lavande séchée lutte vainement contre l'odeur de fauve qui émane de la fosse. Elle scande ses douze syllabes avec une application de brodeuse, chaque mot étant un point de suture sur le vide, mais je sens déjà, dans le frémissement de ses doigts entrelacés, la fissure de sa certitude. Elle finit par un mot en « or », une sonorité riche, pleine de promesses de lumière, qui reste suspendue dans l'air comme une bulle de savon au-dessus du gouffre. C'est à Kaelen de reprendre, et je sens sa présence à mes côtés comme une zone de froid absolu, une colonne de marbre noir dont l'ombre s'étire sur mes propres chevilles. Sa voix est un velours sombre, une étoffe lourde qui semble absorber le peu de clarté de la salle alors qu'il tisse la deuxième rime, une rime embrassée qui doit envelopper la première comme un linceul soyeux, et je perçois le mouvement de sa pomme d'Adam, cette petite bosse d'ivoire qui monte et descend sous la peau translucide de son cou, marquant la cadence d'une précision de métronome.

Le rythme s'accélère, les rimes se croisent et s'enlacent comme des amants désespérés, et l'odeur de l'ozone commence à piquer mes narines, signe que les mécanismes dissimulés dans les parois s'éveillent, une machinerie de rouages huilés qui attendent la moindre fausse note pour libérer leur morsure. À ma droite, un poète dont le front perle d'une sueur acide trébuche sur une césure, sa langue fourchant imperceptiblement sur un hiatus interdit, et le son qui suit n'est pas celui d'une voix humaine, mais le sifflement d'une lame circulaire fendant l'air avec une allégresse obscène. Je sens la chaleur du sang qui m'éclabousse la joue, une pluie fine et tiède, presque réconfortante dans ce froid de crypte, alors que son corps s'affaisse dans un froissement de soie, sa tête roulant sur le sol noir comme un fruit trop mûr dont le jus pourpre vient lécher mes orteils. L'odeur du fer chaud emplit instantanément l'espace, saturant mes sens, et je dois lutter pour ne pas vomir le peu d'air qui me reste, me concentrant sur le battement de mon propre cœur qui frappe contre mes côtes comme un oiseau en cage.

Nous ne sommes plus que dix-neuf, puis dix-huit, le cercle se resserre dans une danse macabre où chaque pas est une négociation avec le néant, et je sens les fibres de mon cerveau se tendre jusqu'à la rupture pour maintenir la métrique alors que le sol devient de plus en plus glissant sous la viscosité de la vie qui s'échappe. Les vers s'enchaînent comme des coups de fouet, le Jury exigeant désormais une vitesse qui confine à la folie, et je vois le visage de Kaelen de profil, ses traits sculptés dans une détermination qui confine à la cruauté, ses narines frémissant à chaque inspiration comme s'il humait le parfum de la mort pour s'en nourrir. C'est à moi maintenant, ma gorge est sèche, j'ai le goût de la poussière et du désespoir au fond du palais, mais je puise dans le secret de mon amant, ce poème volé qui brûle dans ma mémoire comme un charbon ardent, et je laisse les mots couler de mes lèvres avec une fluidité de source amère. Les syllabes s'égrènent, une, deux, trois, je sens le rythme s'emparer de mon corps, une transe où la douleur de ma trahison devient la force qui propulse ma voix au-dessus du vacarme des lames qui continuent leur moisson de chair.

Deux autres poètes s'effondrent, l'un après l'autre, leurs cris étouffés par le grondement de la pierre qui vibre sous nos pieds, et l'air est devenu si dense de vapeur de sang et d'effroi qu'il semble que nous nageons dans un liquide amniotique corrompu. La peau de mes bras est couverte de chair de poule, non pas de froid, mais d'une excitation nerveuse qui me fait trembler les membres, une sensation de vie exacerbée par la proximité immédiate de la fin. Je regarde Kaelen, et dans l'éclair d'une lame qui passe à quelques centimètres de sa tempe, je vois une étincelle de respect dans ses yeux couleur de cendre, une reconnaissance muette entre deux monstres qui ont appris à scander leur propre agonie pour survivre à la boucherie. Nous formons désormais le pivot de cette ronde des disgraciés, nos voix s'unissant dans un contrepoint étrange, lui apportant la structure, la rigueur de l'acier, et moi la texture, la chair palpitante d'un cœur mis à nu.

Le massacre se poursuit jusqu'à ce que le silence retombe brutalement, un silence plus assourdissant que le fracas des machines, seulement troublé par le cliquetis du sang qui s'égoutte des boiseries sculptées et par nos respirations erratiques qui se mêlent dans l'obscurité. Nous ne sommes plus que quelques-uns debout, des spectres aux vêtements maculés, les pieds ancrés dans une boue de chair et de vers brisés, et je sens la chaleur de la main de Kaelen qui frôle la mienne dans un geste qui n'a rien de tendre, mais qui est le contact désespéré de deux naufragés sur un radeau de cadavres. L'odeur de la mort est partout, elle imprègne mes cheveux, ma peau, elle est devenue ma propre odeur, une fragrance de fin du monde qui se mêle à l'arôme entêtant de l'encre fraîche qui continue de couler de mes phalanges, trace indélébile de mon crime poétique. Je ferme les yeux un instant, savourant la vibration résiduelle du rythme dans mes muscles fatigués, et je sais que cette survie n'est qu'un sursis, une strophe supplémentaire dans un poème qui s'écrit avec nos veines, mais pour cette nuit, le goût du fer sur ma langue est celui d'une victoire amère, une gorgée de vin de messe bu dans le crâne d'un frère.

La structure d'obsidienne semble respirer avec nous, les murs de pierre noire absorbant les derniers échos de nos vers comme s'ils s'en délectaient, et je sens le

regard des Jurés peser sur nous, une pression invisible qui nous évalue, nous pèse, nous juge digne de continuer cette descente aux enfers. Je retire ma main du contact de Kaelen, sentant le froid revenir instantanément là où sa peau touchait la mienne, et je regarde le sol où les corps de ceux qui n'ont pas su dompter la Loi de l'Hémistiche gisent comme des brouillons raturés. Ma robe blanche est maintenant une carte de géographie pourpre, chaque tache racontant l'histoire d'une rime ratée, d'une respiration trop courte, d'une vie qui s'est arrêtée sur une syllabe muette. Je prends une grande inspiration, emplissant mes poumons de cette atmosphère saturée d'agonie et de beauté convulsive, et je me prépare pour la suite, car je sens que le prochain acte ne demandera plus seulement des mots, mais la pulpe même de nos âmes, jetée en pâture à une perfection qui n'a plus rien d'humain.

Chapitre 7

L'Ouïe du Sourd

L'air ici a le goût d'un secret qu'on aurait trop longtemps gardé sous la langue, une amertume de vieux papier et de sang séché qui tapisse le palais, tandis que mes pas s'enfoncent dans le silence épais de ce couloir d'obsidienne où chaque reflet semble vouloir dévorer ma propre image. Les murs sont d'une froideur organique, une pierre noire si lisse qu'elle ressemble à de la peau gelée, et sous la paume de ma main que je laisse traîner contre la paroi, je sens des vibrations sourdes, comme si l'arène elle-même respirait, un monstre de roche digérant lentement les vers de ceux qui nous ont précédés. Mes doigts, tachés de cette encre indélébile qui refuse de s'effacer, picotent sous l'effet du froid, une sensation de brûlure glacée qui remonte le long de mes avant-bras, me rappelant à chaque seconde que ma survie ne tient qu'à la précision d'une césure, à la justesse d'une diphtongue. Kaelen marche devant moi, sa redingote de velours noir absorbant la faible lueur des torches comme s'il était un trou noir dans cette architecture de ténèbres, et je regarde le mouvement de ses omoplates sous l'étoffe, une danse mécanique, presque trop parfaite, qui me glace le sang plus sûrement que les lames dissimulées dans les boiseries.

L'odeur de la poussière et de l'encens rance m'étouffe, s'immisçant dans mes narines avec la persistance d'un regret, et je sens le poids du dernier souffle de mon amant peser dans ma poitrine, ce poème volé qui est devenu ma seule armure et mon plus grand bourreau. Je veux briser ce silence, je veux que le son de ma voix déchire cette atmosphère de crypte, alors je prononce son nom, doucement d'abord, puis plus fort, un "Kaelen" qui devrait résonner contre les parois d'ébène et revenir vers nous comme un reproche. Mais il ne bronche pas, ses pas conservent la même cadence métronomique, une régularité de pendule qui ne connaît ni l'hésitation ni la peur, et c'est alors que je remarque l'étrangeté de sa démarche, cette façon qu'il a de poser le

talon puis la pointe, comme s'il testait la densité du sol, comme s'il lisait la terre avec la plante de ses pieds. Je me précipite, mes semelles de cuir claquant sur le minéral avec une précipitation désordonnée qui heurte ma propre oreille, et je le rattrape, ma main se refermant sur le velours de son bras, une étoffe si dense et si douce qu'elle semble faite de poils d'animaux nocturnes.

Il se retourne brusquement, mais ses yeux, ces deux puits de nuit insondable, ne se fixent pas sur mes lèvres, ils restent ancrés sur mes yeux avec une intensité qui semble vouloir transpercer ma boîte crânienne. Je sens la chaleur de son corps émaner de sa redingote, une odeur de bois de santal et de métal froid qui me monte à la tête, et je vois le battement de sa carotide, un rythme rapide, affolé, qui contraste violemment avec l'impassibilité de son visage. Je lui parle, je l'interroge sur la suite, sur ce jury qui nous observe depuis les ombres, mais il reste muet, son regard glissant sur mes traits comme s'il cherchait une vérité que je n'ai pas encore formulée. C'est à cet instant qu'un morceau de corniche se détache au-dessus de nous, un fracas de pierre se brisant sur le sol d'obsidienne dans un vacarme de fin du monde, un son qui m'arrache un cri et me fait sursauter, le cœur battant à tout rompre contre mes côtes comme un oiseau captif. Kaelen, lui, ne bronche pas, il ne tressaille même pas, ses yeux restant fixés sur les miens, imperturbables, tandis que la poussière de pierre retombe sur ses épaules comme une neige grise et stérile.

La réalisation me frappe avec la force d'un coup de poing dans l'estomac, une nausée soudaine qui me fait chanceler, et je comprends enfin pourquoi ses vers sont d'une perfection si froide, si mathématique. Je porte ma main à ma propre gorge, sentant les vibrations de ma respiration, et je m'approche de lui jusqu'à ce que nos souffles se confondent, jusqu'à ce que je puisse sentir la texture de sa peau, ce grain de porcelaine ancienne qui semble n'avoir jamais été touché par la caresse du son. Il est sourd, d'une surdité si absolue qu'elle en devient une forteresse, un silence de marbre où aucune musique ne vient jamais troubler l'agencement des mots. Il ne récite pas de la poésie, il architecture le vide, il empile les syllabes comme on bâtit des murs de briques, calculant le poids de chaque lettre par la simple vibration que sa glotte

imprime dans son derme. Ma main glisse de son bras pour remonter vers son visage, et mes doigts effleurent sa mâchoire, une peau d'une douceur troublante, presque irréelle, et je sens sous ma pulpe le frémissement de ses muscles, cette tension permanente d'un homme qui écoute le monde avec sa chair plutôt qu'avec ses oreilles.

Tout change alors, la perception que j'avais de ce prédateur s'effrite pour laisser place à une épouvante nouvelle, car si Kaelen est une machine à rythmer le silence, il lui manque cette dimension de souffrance qui fait la chair même de nos vers. Je regarde mes propres mains, ces doigts tachés par l'encre et par le péché, et je réalise que ma douleur, cette agonie que je porte comme une robe trop serrée, est une mélodie qu'il ne pourra jamais appréhender. Je sens le goût du fer dans ma bouche, le goût du sang de ceux qui sont tombés, et cette saveur devient ma force, une amertume fertile qui me permet d'entendre les gémissements de l'arène là où lui ne perçoit que des fréquences. Je m'approche encore, mon front touchant presque le sien, et je murmure des mots qu'il n'entendra jamais, des aveux de plagiat, des cris de haine, des promesses de trahison, et je vois dans ses yeux une fêlure, une ombre de doute qui passe comme un nuage sur une eau dormante.

Il ne ressent pas la musique du désespoir, il n'entend pas le craquement des os quand la Loi de l'Hémistiche s'abat sur les condamnés, il ne perçoit que le choc sec, le déplacement d'air, la chute d'une masse inerte sur le sol. Sa perfection est une cage de verre, magnifique et fragile, tandis que ma poésie est une plaie ouverte, une texture de viande et de larmes qui vibre d'une fréquence qu'aucune métrique ne peut totalement enfermer. Je sens mes propres larmes piquer mes yeux, une humidité chaude qui brouille ma vue, et je me demande si lui, dans son exil sensoriel, peut au moins percevoir l'odeur du chagrin, cette effluve de sel et de fatigue qui imprègne l'air autour de moi. Je recule d'un pas, mes doigts quittant son visage à regret, et je laisse le froid de l'obsidienne m'envahir à nouveau, mais cette fois, je n'ai plus peur de son élégance cadavérique. Je possède l'arme qu'il n'aura jamais : l'ouïe de la douleur, cette capacité à transformer le cri de la victime en une strophe immortelle, à écouter le battement de l'âme juste avant qu'elle ne s'éteigne.

Le silence entre nous n'est plus le même, il est devenu une matière palpable, une étoffe de velours que nous nous partageons, et je vois Kaelen poser sa main sur la paroi de pierre, ses doigts cherchant la vibration de mes paroles disparues, comme un aveugle cherchant la lumière. Je sens le mépris se mêler à une étrange forme de pitié, une chaleur qui se diffuse dans mon ventre, et je me prépare à la prochaine joute avec une lucidité nouvelle, sachant que dans cette arène de sang, celui qui ne peut pas entendre le chant des mourants finit toujours par être leur prochain refrain. L'obscurité du couloir semble se refermer sur nous, une étreinte de pierre et d'ombre, et je respire une dernière fois cette atmosphère saturée d'encre et d'agonie, prête à offrir aux Jurés invisibles la seule chose que Kaelen ne pourra jamais leur donner : le son pur et déchirant d'un cœur qui se brise en douze syllabes parfaites.

Chapitre 8

Le Souffle des Ombres

L'obsidienne sous mes pieds nus n'est plus cette surface glacée et indifférente des premières heures, elle a désormais la tiédeur fiévreuse d'un corps qui vient de cesser de lutter, une peau minérale et lisse qui semble boire la sueur de mes plantes de pieds avec une avidité de dieu assoiffé. Dans ce silence où l'air possède la consistance du miel sombre et de la cendre, je perçois l'odeur de Kaelen juste à mes côtés, un sillage de vieux papier, de lavande séchée et cette pointe d'acier froid qui émane de sa redingote, un parfum qui se heurte violemment à l'âpreté métallique du sang dont les rigoles invisibles saturent l'atmosphère de ce théâtre d'ombres. Nous ne sommes plus que trois, trois silhouettes fragiles dressées au cœur de cette nef d'ébène, et je devine derrière moi la respiration heurtée de la dernière survivante, un son de flûte brisée, une cadence de peur qui s'accorde mal à la géométrie impitoyable de l'Arène.

Soudain, la présence des Jurés ne se devine plus seulement à ce frottement mécanique de rouages dissimulés, elle devient une densité physique, une pression atmosphérique qui pèse sur mes épaules comme une chape de velours humide. Je sens leur souffle, non pas un courant d'air froid, mais une chaleur moite et dérangement, un relent de roses fanées et d'encens rance qui semble s'insinuer dans les pores de ma peau pour y débusquer mes moindres frissons. Leurs voix ne s'élèvent pas du centre de la salle, elles naissent directement à l'intérieur de mon conduit auditif, un murmure collectif de mille poètes défunts dont les cordes vocales seraient faites de parchemin froissé et de fils de soie. Ils ne parlent pas, ils scandent, et chaque syllabe qu'ils expirent vient frapper mon visage avec la douceur d'une caresse qui cache une lame de rasoir, une vibration qui fait résonner mes propres os comme les cordes d'une harpe oubliée sous la pluie.

« Lyra, » murmurent-ils, et le son de mon nom dans leurs bouches invisibles a le goût d'un fruit trop mûr, une douceur sirupeuse qui masque une amertume de poison, « l'encre qui tache tes doigts est un aveu de vol, et le rythme de ton sang nous ment depuis l'aube. » Je sens ma gorge se nouer, le muscle de ma langue devient lourd, imprégné du sel de mes propres larmes que je refuse de laisser couler, tandis que l'odeur de l'encre sur mes phalanges — terreuse, profonde, presque animale — remonte à mes narines comme le rappel constant de mon sacrilège. Je revois le visage de celui dont j'ai pillé l'agonie, je sens encore sur mes lèvres le contact de son dernier souffle, ce poème ultime que j'ai aspiré comme une voleuse d'âme, un goût de menthe sauvage et de décomposition que je garde prisonnier dans ma poitrine depuis tant de nuits.

Les murs d'obsidienne semblent se rapprocher, les boiseries sculptées se gonflent comme des poitrines en quête d'air, et je perçois le craquement infime des lames qui pivotent dans les rainures du parquet, prêtes à jaillir pour punir une césure mal placée ou un hiatus trop lâche. Kaelen ne bouge pas, mais je sens la tension de ses muscles sous le velours, une chaleur de bête traquée qui cherche dans l'air la moindre faille, la moindre vibration de pitié que ces spectateurs sans visage pourraient laisser échapper. Le Jury exige maintenant une oblation, non plus une simple démonstration de virtuosité technique, mais une mise à nu de la pulpe de l'être, ils veulent goûter à la vérité brute, celle qui n'a pas été polie par l'artifice du vers mais qui sourd directement de la blessure ouverte de la mémoire.

L'air devient si épais que chaque inspiration me brûle les poumons, une sensation de granulométrie fine, comme si je respirais de la poussière de verre mêlée à du pollen de lys, et je sens le regard des Jurés se poser sur la tache sombre qui s'élargit sur ma robe de lin blanc, juste au-dessus de mon cœur. C'est là que réside le poème volé, une masse compacte et vibrante qui refuse de se laisser scander, un battement de tambour qui dérègle ma propre horlogerie interne et me donne la nausée. « Dis-nous la source, » reprennent les voix, et cette fois elles ont la texture du sable qui s'écoule dans un sablier d'os, « dis-nous le prix de ta survie, Lyra, ou laisse le rythme de l'Arène te

broyer les membres un à un jusqu'à ce que tes os eux-mêmes chantent la vérité que tes lèvres retiennent. »

Je ferme les yeux et je me laisse envahir par l'obscurité, cherchant dans le noir la sensation de la main de mon amant sur ma joue, une main qui sentait le bois de cèdre et la sueur honnête des artisans, une main que j'ai abandonnée pour le prestige de ce calvaire de rimes. Je sens le goût du fer dans ma bouche, ma propre gencive qui saigne sous la pression de mes dents, et je prépare mon premier vers, un alexandrin qui doit être une offrande de chair, une architecture de douze sons qui doit contenir toute l'horreur de ma trahison. La première syllabe se forme contre mon palais, une bille de feu que je dois polir avec ma salive avant de la libérer dans cet antre où le moindre faux pas est une promesse de dépeçage, et je sens, dans un frisson qui parcourt toute ma colonne vertébrale, que le Jury n'attend plus que le premier craquement de mon âme pour commencer le festin.

Chapitre 9

L'Offrande du Ventricule

L'air de l'Arène possède une consistance de velours poussiéreux, une épaisseur qui se dépose sur ma langue comme une pellicule de cendre fine, tandis que le silence, pesant et mécanique, vibre contre les parois d'obsidienne avec une intensité qui fait résonner mes propres dents dans leurs alvéoles. Je sens le froid de la pierre monter à travers la semelle fine de mes chaussons, une caresse glaciale qui remonte le long de mes chevilles pour venir s'installer au creux de mes reins, là où la peur couve comme un charbon mal éteint. Mes doigts, tachés d'une encre qui sent le fer et la nuit, tremblent imperceptiblement contre le lin de ma robe, et je perçois, sous le tissu, le martèlement sourd de mon cœur qui cherche à s'échapper de la cage thoracique, ce métronome biologique qui cadence mon agonie. Les jurés sont là, invisibles dans les replis de l'ombre, mais je sens l'odeur de leur présence, un mélange d'huile de graissage, de vieux parchemins et d'ozone, un parfum de machine et de jugement qui sature l'atmosphère jusqu'à rendre chaque inspiration douloureuse.

Je puise dans mes poumons un souffle qui brûle, une gorgée d'oxygène chargée de la poussière des poètes tombés avant moi, et je cherche dans le dédale de ma mémoire le goût de la trahison, cette saveur de prune rance et de cuivre qui ne m'a plus quittée depuis que j'ai recueilli, sur mes lèvres, le dernier soupir de celui que j'aimais. C'était un souffle chaud, chargé d'un parfum de cèdre et de sueur honnête, une offrande que j'ai volée pour en faire mon armure, et alors que je m'apprête à déclamer les vers qui ne m'appartiennent pas, je sens le poids de son absence comme une pression physique sur mes épaules. Ma gorge se serre, les muscles de mon cou se tendent comme des cordes de harpe trop sollicitées, et je sens contre ma peau le frisson d'une lame invisible, une caresse d'acier qui guette la moindre hésitation, le moindre souffle court qui viendrait briser la perfection de l'alexandrin.

« Ton re-gard est un champ de pa-vots dé-li-cieux, » je commence, et ma voix me semble étrangère, une mélodie de cristal fêlé qui ricoche sur l'ébène des murs, chaque syllabe étant une perle de sang que je dépose sur l'autel du rythme. Le nombre est exact, douze battements de cœur, douze pressions de l'air contre mes cordes vocales, mais au moment où la césure devrait m'offrir un repos, je sens un goût de bile monter dans ma bouche, une révolte organique de mes entrailles face à ce mensonge que je scande avec une précision de automate. La lame se rapproche, je sens son baiser de givre contre l'artère carotide, une promesse de libération écarlate si je continue à profaner ce qui fut son dernier trésor. La sueur perle sur mon front, une goutte salée glisse dans le coin de mon œil, brûlante comme une larme de plomb fondu, et je comprends que la perfection technique n'est qu'une parodie de vie si elle ne s'abreuve pas à la source du vrai.

Alors, au lieu de poursuivre le poème de mon amant, je sens mes lèvres se mouvoir d'elles-mêmes, dictées par une douleur qui n'a plus de nom, et je brise la structure du plagiat pour y injecter ma propre moelle. « J'ai bu ton der-nier souffle au bord de tes bais-ers, » je déclame, et le mot « bu » résonne avec une lourdeur de vin rouge renversé sur un tapis blanc, une sensation de satiété honteuse qui me remplit l'estomac. Le Jury semble retenir son souffle, le cliquetis des engrenages s'arrête, et dans ce silence suspendu, je perçois l'odeur de la trahison qui s'évapore de ma peau, remplacée par le fumet âcre d'une confession qui s'arrache de mes viscères. Mes mains ne tremblent plus, elles s'agrippent au vide comme si elles cherchaient à pétrir l'air lui-même, à lui donner la forme de ma faute, et je sens le rythme se loger dans mon bassin, une pulsation sauvage qui accorde mon corps à la cruauté de la métrique.

« J'ai vo-lé ta beau-té pour ne pas tré-pas-ser, » les mots sortent de moi comme des cailloux polis par le courant d'une rivière de larmes, chaque syllabe étant une vertèbre que je sacrifie sur le billot du verbe. Je vois dans l'obscurité des gradins le scintillement d'un œil de verre, une lentille qui observe le tressaillement de mes muscles, et je sens la chaleur de mon propre sang qui affleure à la surface de ma peau,

une rougeur de honte et d'extase qui colore mes joues. La lame, qui n'était qu'à un millimètre de ma gorge, semble hésiter, sa morsure de froid se muant en une caresse presque maternelle, comme si l'acier lui-même était sensible à la vibration de cette vérité brute. Je ne suis plus une poétesse, je suis une plaie ouverte qui chante, une déchirure dans le voile de la bienséance, et l'odeur du cèdre de mon amant revient m'assaillir, non plus comme un reproche, mais comme un baume sur la brûlure de ma gorge.

Je poursuis, et chaque alexandrin est une incision chirurgicale dans mon propre secret, une manière de déshabiller mon âme devant ces juges d'ombre qui se nourrissent de ma détresse. « Je suis l'om-bre du vol, le cri de ton dé-part, » ma voix monte en volume, elle s'emplit d'une texture de terre humide et de racines broyées, une force tellurique qui semble émaner du centre de la terre pour me traverser. Je sens le goût du sel sur mes lèvres, mes propres larmes qui se mélangent à la salive, créant une potion d'amertume que je recrache en vers parfaits, chaque césure étant un coup de hache dans le bois de mon orgueil. La salle entière semble vibrer à l'unisson de ma confession, l'obsidienne renvoyant non pas le son de ma voix, mais la fréquence exacte de mon remords, une note basse qui fait trembler mes os et liquéfie ma volonté.

Les lames se retirent lentement, un glissement métallique qui ressemble au soupir d'un amant déçu, et je reste là, debout au centre de l'Arène, les poumons en feu et le cœur à nu. L'odeur de l'ozone s'est dissipée, laissant place à un parfum de lys flétris et de chair meurtrie, une senteur de fin de règne qui m'enveloppe comme un linceul de soie. Je sens le vide s'installer en moi, une absence de poids délicieuse après l'effort surhumain de cette mise à mort poétique, et je réalise que mes mains, autrefois tachées d'encre, sont maintenant lavées par la pureté de ma propre déchéance. Je baisse la tête, sentant la sueur refroidir sur ma nuque, et j'écoute le dernier écho de ma voix mourir contre les murs, un murmure de douze syllabes qui s'enfonce dans le néant, là où mon amant m'attend peut-être, le regard vide et les lèvres closes, pour me pardonner d'avoir transformé son agonie en une strophe éternelle.

Chapitre 10

L'Apothéose d'Acier

L'obsidienne boit la lumière comme une gorge affamée, et l'air, chargé d'une humidité de caveau, porte en lui le sel de nos sueurs mêlées à la fragrance entêtante des vieux parchemins qui s'effritent sous les doigts. Je sens contre mes chevilles le souffle glacé qui remonte des trappes invisibles, une caresse de métal et de vide qui fait frissonner la trame de ma robe de lin, ce tissu devenu une seconde peau, lourde de l'humidité de l'Arène et de la poussière pourpre qui sature l'atmosphère. Face à moi, Kaelen se tient droit, une silhouette d'encre sur un fond de ténèbres, et je perçois l'odeur de la lavande séchée et du camphre qui s'échappe de sa redingote, un parfum de bibliothèque close, de perfection stérile qui ne connaît ni le désordre des larmes, ni la fièvre de la chair. Son visage est un masque de marbre pâle où l'on ne devine aucune fêlure, ses yeux fixés sur un point invisible de la voûte, là où les jurés respirent dans un frottement de pistons et de cuir huilé, un son de forge assourdie qui rythme le battement erratique de mes propres tempes.

Il ouvre la bouche, et le premier mot tombe, cristallin, une note de verre qui résonne contre les parois d'ébène avec une précision qui me glace le sang, car chaque syllabe est pesée, chaque césure est un arrêt cardiaque que le silence vient souligner. Sa voix est un instrument parfaitement accordé, une soie qui glisse sans accroc, et je sens en moi la morsure de l'envie mêlée à une terreur sourde, car son alexandrin est une architecture de glace, une structure si pure qu'elle semble défier les lois de la pesanteur. Il scande la vacuité de l'être, la géométrie du néant, et ses lèvres bougent avec la régularité d'un métronome, sans que jamais un frémissement ne vienne trahir l'effort, sans que jamais l'éclat de ses dents ne révèle une once de sauvagerie. C'est une beauté qui n'a pas de corps, une poésie qui a oublié le goût du fer et le sel de la peau, et alors qu'il achève son dernier vers, un silence plus lourd que le précédent

s'abat sur nous, une chape de plomb qui attend la sentence des ombres.

Mais le Jury, dans sa soif de douleur et de vérité crue, ne veut pas de cette perfection sans âme, et j'entends soudain le dé clic, ce murmure d'acier contre l'acier qui annonce la fin des illusions. Les lames dissimulées dans les boiseries, ces langues de métal qui n'attendent qu'une faute de cœur pour s'abreuver, jaillissent avec une lenteur obscène, une danse mécanique qui vient déchirer le velours noir de sa manche. Kaelen ne crie pas, il reste pétrifié dans sa propre excellence, même quand le sang commence à fleurir sur son bras, une tache sombre qui s'élargit et dégage une odeur de cuivre chaud, de vie qui s'enfuit avec une hâte déshonorante. Le liquide rouge coule sur le sol d'obsidienne, traçant des veines de rubis qui viennent mourir contre mes pieds nus, et je sens la chaleur de son agonie s'infiltrer entre mes orteils, une sensation poisseuse et tiède qui me rappelle que nous sommes de chair et de boue avant d'être des rimes. Son regard rencontre enfin le mien, et j'y vois un abîme de stupeur, la réalisation trop tardive que la métrique ne peut rien contre la faim des machines quand elle n'est pas nourrie par le remords.

Il s'effondre sans un bruit, une poupée de chiffon dont on aurait coupé les fils, et l'arôme de la mort naissante, ce mélange de musc et de ferraille, emplit mes poumons jusqu'à la nausée, m'obligeant à puiser dans mes dernières forces pour ne pas chanceler. Je reste seule debout dans cette mare de pourpre, les pieds baignés par le sacrifice de mon rival, et je sens le poids du dernier vers qui pèse sur ma langue comme une pierre précieuse et coupante. C'est le vers de mon amant, ce souffle que j'ai recueilli sur ses lèvres pâles alors que la vie le quittait, une strophe imprégnée du goût de l'absinthe et de la sueur froide des draps froissés, un plagiat qui me brûle la gorge comme un acide. Je ferme les yeux pour ne plus voir le corps de Kaelen, pour ne plus entendre que le grondement de mon sang dans mes oreilles, ce tambour de guerre qui réclame sa libération ou son arrêt de mort.

Ma voix s'élève, rauque, brisée par les sanglots que j'ai ravalés pendant des jours, une plainte qui naît au plus profond de mes entrailles et remonte en vibrant contre mon

palais. Le vers sort de moi comme un accouchement, chaque syllabe étant une déchirure, une offrande de ma propre substance aux juges invisibles qui se penchent sur moi, attirés par l'odeur de ma culpabilité. Je sens le rythme s'emparer de mon corps, la diérèse qui s'étire comme un soupir d'agonie, la césure qui tranche l'air comme un rasoir, et l'alexandrin s'achève enfin, une note basse qui fait trembler les parois et semble apaiser, pour un instant, la faim des lames cachées. Le silence qui suit est différent, il est plein, organique, saturé de l'écho de ma vérité volée, et je sens une goutte de sueur couler le long de mon échine, une perle glacée qui trace le chemin de ma survie.

L'Arène semble respirer avec moi, les murs d'obsidienne exhalant une chaleur de bête repue, et je réalise que les lames se sont rétractées, laissant place à une attente vibrante, une promesse de sortie. Je baisse les yeux sur mes mains, ces doigts tachés d'encre et maintenant de sang, et je perçois la texture de la peau de Kaelen qui refroidit déjà, une surface de cire qui a perdu son éclat. Je me tourne vers la porte de bronze qui grince lentement sur ses gonds, laissant entrer un air pur, un parfum de terre mouillée et de liberté qui me paraît presque agressif après tant de clausturation. Chaque pas que je fais vers la sortie est une trahison, chaque mouvement de mes hanches sous le lin mouillé est un hommage au mort que je laisse derrière moi, et je sens dans ma bouche le goût persistant de l'encre et du fer, une saveur de victoire amère qui ne me quittera plus jamais. Je franchis le seuil, laissant l'obscurité et les jurés mécaniques à leur festin de mots et de chair, et je m'enfonce dans la nuit, portant en moi le rythme éternel de ce dernier vers qui m'a sauvée et condamnée tout à la fois.

Chapitre 11

La Strophe d'Éternité

Le silence qui s'abat après le dernier souffle de la douzième syllabe n'est pas une absence de bruit, mais une matière dense, une mélasse d'ébène qui s'insinue dans mes narines avec l'odeur âcre de l'encre séchée et le parfum métallique, presque sucré, du sang qui commence à coaguler sur les dalles froides de l'arène. Mes poumons brûlent d'un air qui semble s'être raréfié, chargé des particules de poussière soulevées par la chute de Kaelen, et je sens, contre ma cuisse, le lin de ma robe, lourd, poisseux, collant à ma peau comme une seconde enveloppe de remords, tandis que mes doigts, dont les extrémités sont encore chaudes de l'effort de la scansion, tremblent imperceptiblement dans l'ombre. Mes battements de cœur, ce métronome organique qui a dicté ma survie, résonnent dans mes tempes comme un tambour voilé, chaque pulsation rappelant le rythme binaire de l'alexandrin, cette cage de mots où j'ai enfermé mon agonie pour ne pas être broyée par les lames invisibles. Je baisse les yeux vers les mains de Kaelen, ces longs doigts de pianiste désormais figés dans une rigidité de cire, et je perçois encore l'odeur de son parfum de cèdre et de vieux papier qui s'évapore lentement, remplacée par la senteur neutre et terrifiante de la mort qui s'installe.

La porte de bronze, que j'imaginai s'ouvrir sur le monde extérieur, sur cette terre mouillée dont j'avais cru humer la promesse, gémit sur ses gonds avec un son de gorge déchirée, révélant non pas l'horizon, mais un puits de lumière crue, une clarté opaline qui blesse mes yeux habitués à la pénombre de l'obsidienne. Je m'avance, mes pieds nus glissant sur le sol dont la texture polie me semble soudain d'une douceur obscène, et chaque pas est une douleur sourde qui remonte dans mes chevilles, une vibration qui traverse mes os comme pour m'avertir que le sol de la liberté n'est pas fait de cette pierre-là. Je franchis le seuil, portée par une inspiration longue, cherchant

désespérément le goût de l'ozone ou la fraîcheur d'une brise nocturne, mais ce qui emplit ma bouche, c'est une saveur de poussière de marbre et d'huile de machine, un goût de métal froid qui tapisse ma langue et assèche ma gorge.

L'espace dans lequel je pénètre est une rotonde suspendue, un dôme de verre et d'acier où l'air est immobile, saturé d'une chaleur sèche qui semble vouloir absorber l'humidité de mes larmes et le sel de ma sueur. Devant moi, disposés en un demi-cercle parfait, se dressent les trônes des jurés, ces silhouettes massives enveloppées de lourds manteaux de velours pourpre, dont je n'aperçois pas les visages mais dont j'entends, avec une acuité douloureuse, la respiration mécanique, ce cliquetis de soupapes et ce sifflement de pistons qui scandent le temps avec une régularité inhumaine. L'odeur ici est différente, elle est celle des bibliothèques oubliées, un mélange de cuir tanné, de parchemin moisi et de graisse industrielle, une effluve qui vous prend à la gorge et vous rappelle que dans ce lieu, l'émotion est une donnée que l'on dissèque, une chair que l'on pèse.

Au centre de ce dispositif de jugement, une place demeure vacante, un fauteuil d'ébène et de soie noire qui semble m'attendre, dont le dossier est sculpté de motifs de ronces qui rappellent les cicatrices sur mes propres phalanges. Je m'arrête, le souffle court, sentant le poids du poème de mon amant peser dans ma mémoire comme un lingot de plomb, ce vol que j'ai commis et qui s'est transformé en ma propre peau, une seconde identité tissée de trahison et de génie emprunté. Je comprends alors, avec une lucidité qui me transperce les entrailles, que l'oculus n'était pas une sortie mais un entonnoir, une transition vers une autre forme de captivité où la chair ne sera plus tranchée par des lames, mais pétrifiée par la responsabilité du verdict.

Je m'approche du siège, mes doigts effleurant la soie froide du coussin, et la sensation de cette texture sous ma pulpe est si intense qu'elle me donne le vertige, un contact électrique qui semble aspirer le reste de ma chaleur humaine pour la transférer dans la structure même de l'arène. Je sens mes muscles se détendre malgré moi, une lassitude immense m'envahissant les membres, alors que mon esprit commence à se détacher

de la douleur de Kaelen pour se concentrer sur le rythme, sur la métrique, sur la pureté du vers qui doit être jugé. Le goût du sang dans ma bouche se transforme lentement en une amertume de réglisse, une saveur de poison lent qui anesthésie mes doutes et cristallise ma volonté en une pointe de diamant.

Je m'assois, et au moment où mon corps épouse les formes du fauteuil, je ressens une décharge de froid qui me parcourt l'échine, une soudure invisible qui lie ma moelle épinière au mécanisme de la salle, me transformant en un rouage de cette horlogerie de la souffrance. Le silence revient, mais il est maintenant habité par ma propre écoute, par cette attente vibrante du prochain condamné qui entrera dans l'arène, et je perçois déjà, au loin, le froissement d'une robe de lin et le souffle court d'un poète qui ignore encore que sa survie sera son ultime supplice. Mes yeux, couleur de cendre, se fixent sur l'arène en contrebas, et je sens monter en moi une exigence nouvelle, une soif de perfection qui ne tolérera aucune faiblesse, car je sais maintenant le prix de chaque césure, le poids de chaque rime, et l'odeur de la chair qui brûle quand le mot n'est pas juste.

Ma main se pose sur l'accoudoir, là où le bois est usé par les paumes de ceux qui m'ont précédée, et je caresse cette surface polie avec une tendresse de bourreau, savourant la texture du grain du bois qui s'imprime dans ma peau. Je ne suis plus Lyra, la survivante tachée d'encre ; je suis la vibration du vers, je suis le silence entre deux strophes, je suis l'œil qui regarde la douleur s'écrire en lettres de pourpre sur le sol d'obsidienne. La chaleur de la pièce devient soudainement réconfortante, une étreinte étouffante mais nécessaire, et je respire profondément cet air de poussière et de mort, y trouvant enfin une forme de paix, une stabilité minérale qui me délivre de l'incertitude du vivant.

Le premier vers du nouveau prétendant s'élève, une plainte fragile qui monte du puits d'ombre, et je sens, au fond de ma gorge, le goût d'un adjectif trop gras, d'une métaphore mal taillée qui fait grincer mes dents comme si on y passait du sable. Mon cœur bat maintenant à l'unisson des pistons mécaniques des autres jurés, un rythme de

douze temps, immuable, éternel, une symphonie de fer qui écrase les battements désordonnés de mon ancienne humanité. Je ferme les yeux un instant, laissant l'image de Kaelen se dissoudre dans l'encre de mes pensées, et quand je les rouvre, je ne vois plus que la structure, la charpente, l'ossature des mots, et je me prépare à trancher, avec une précision chirurgicale, dans la chair de celui qui n'aura pas compris que pour vivre ici, il faut accepter de n'être plus qu'une strophe de sang dans le poème infini de l'éternité.

FIN

Merci d'avoir lu "Ta Mort est une Strophe"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)